

Les traumas de l'Amérique d'aujourd'hui

Homeland, États-Unis, 2011, 11 h 04

Sami Gnaba

Number 281, November–December 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67883ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gnaba, S. (2012). Review of [Les traumas de l'Amérique d'aujourd'hui / *Homeland*, États-Unis, 2011, 11 h 04]. *Séquences*, (281), 34–35.

Homeland

Les traumas de l'Amérique d'aujourd'hui

Aux alentours de la commémoration du dixième anniversaire de la tragédie du 11 septembre s'entamait sur la chaîne Showtime une nouvelle série américaine, Homeland. Sacrée meilleure série dramatique aux récents Emmys (remportant en même temps les Prix de la meilleure actrice, du meilleur acteur et du meilleur scénario), cette adaptation américaine d'une série israélienne par Alex Gansa et Howard Gordon, les créateurs de 24, hérite de deux personnages principaux imprévisibles et complexes.

SAMI GNABA

D'un côté une agente de la C.I.A coriace, puis de l'autre un soldat américain de retour après huit ans de captivité, qui pourrait être ou ne pas être devenu une cellule dormante travaillant au service d'Al-Qaïda. Elle, instable psychologiquement, bipolaire, obsessionnelle dans un travail dans lequel elle excelle, au point de risquer sa vie. C'est d'ailleurs comme ça qu'elle nous est présentée, couverte sous un voile, s'aventurant à l'intérieur d'une prison iraquienne pour voir un contact qu'elle tentera en vain de secourir, lequel lui apprendra qu'un soldat américain aurait été « retourné ». Cette détermination chez Carrie Mathison est un peu le cœur battant de toute cette série magistrale, rebondissant toujours avec consistance et cohésion. Les agissements de Carrie en Iraq seront condamnés par ses supérieurs, qui la confient à l'autorité et à « la garde » de Saul, collègue et père de substitution.

Lui, le héros national renouant avec la lumière après huit ans dans un trou, c'est Nicholas Brody. Le suspecté soldat « retourné » aux yeux de Carrie. Elle mettra toute sa maison illégalement sous surveillance, le traquant dans le moindre recoin, dans toute son intimité, dans toute sa solitude d'homme brisé tentant de reconstituer des liens affectifs avec sa femme et ses enfants. Pour le reste de la population, il est le fier symbole d'une Amérique en guerre contre le terrorisme. Louangé par l'élite militaire, suscitant l'attention des médias, convoqué par les plus hautes sphères du pouvoir, Brody est un héros malgré lui... isolé dans la foule.

La série esquisse les trajectoires parallèles de ses protagonistes principaux pour les faire graduellement s'entrecroiser, jusqu'au plus intime. D'abord, à travers les couloirs de la C.I.A., puis dans des lieux plus dissimulés, plus secrets. Les auteurs déploient une multitude d'intrigues, de sous-récits complexes, amples, qui tiennent en haleine. Le principal argument étant sur la nature des allégeances, des (nouvelles) convictions de cet homme libre, mais aussi sur ses croyances religieuses. Toutes les hypothèses sont possibles pour expliquer le retour de Brody. Tout dépend sous quel angle on veut voir la vérité.

Les personnages gagnent en épaisseur d'épisode en épisode, persistent dans leur énigme, leurs vérités se délitant tranquillement. Rien ne nous est épargné du retour de Brody au bercail (rencontres au sommet, inadéquation à sa vie familiale, ses amis...). Pas plus de l'entêtement de Carrie à pourchasser Brody, à prouver sa double vie.

Cette crainte, après la tragédie du 11 septembre (plantée dès les images du générique), c'est ce qui fait avancer Carrie, jusqu'à l'aveuglement. Comme elle le dit à Saul: « J'ai raté quelque chose dans le passé, je ne ferai pas la même erreur. » Ce à quoi il réplique: « Tout le monde a raté quelque chose ce jour-là. » Portant à tout jamais par les séquelles de cet événement tragique, Carrie vit dans la menace imminente d'un autre attentat d'une pareille ampleur. C'est son cauchemar quotidien (sa folie?). Et elle sera prête à tout pour l'arrêter.

Les créateurs déploient alors un enchevêtrement d'intrigues qui font en sorte de confondre la quête de l'héroïne principale, refoulant celle-ci dans sa propre solitude, son isolement. Le registre est parfois comique (ces collègues ne trouvent jamais rien à manger chez elle), parfois plus dramatique (personne ne semble la croire, elle a peur de perdre son travail si elle parle à quiconque de sa maladie); La solitude de Carrie rencontre celle du présumé terroriste, Brody. Les premiers épisodes font germer cette idée, nous présentant Carrie allongée chez elle



La solitude de Carrie rencontre celle du présumé terroriste, Brody (sur les écrans)



sur un divan, munie d'écouteurs, épiant Brody dans sa maison, sa chambre, son salon... Cet effet de miroir est amplifié dans une scène nocturne nous dévoilant Brody et Carrie allongés dans la même position, hagards, seuls. Chacun chez lui, à distance. Cette idée croîtra au fil des épisodes pour éclore en une histoire d'amour aussi imprévisible que convaincante. Impossible pourtant, jusqu'au déchirement. En fait foi cette scène mémorable où Claire Danes, dans la camionnette de sa sœur, sous la pression de la douleur, de la détresse amoureuse, éclate en sanglots. La scène est terrible, bouleversante et magnifique — à l'image de cette comédienne revenue des limbes de l'oubli.

Quand est-ce qu'on avait vu un leader d'Al-Qaïda dépeint comme un homme bon... Quand est-ce qu'on a vu, la dernière fois, un Américain, le héros de surcroît, trouver de la bonté en un terroriste extrémiste, déclarer même l'aimer ?

C'est aussi ça, *Homeland*, une série monstrueusement efficace, en filiation directe avec les meilleurs films d'espionnage des années 60 ou 70 (*The Conversation*, *The Manchurian Candidate*...), série dont le classicisme et le raffinement permettent à ses acteurs de s'émanciper, développant leur personnage dans la continuité, leur jeu devenant redoutable. Si la série est guidée par la force et le caractère trouble de son héroïne, il reste que ses créateurs n'omettent pas pour autant de laisser leur moment à des personnages secondaires tout aussi primordiaux, sans lesquels la série ne serait pas la même. Au premier plan, on retrouve Mandy Patinkin dans le rôle de Saul. Il existe chez l'acteur une humilité qui le rend capable de tout jouer, avec une telle retenue et tant de nuance que lui et le personnage ne font qu'un. C'est une forme de jeu invisible, transparent, mais aussi spectaculaire dans sa finesse. Il deviendra une figure incontournable de la série, particulièrement émouvant au milieu, quand son personnage verra sa vie amoureuse s'effriter, victime de cette profession qui exige tout. Mais ce qui ne pourrait sembler ici qu'une intrigue artificielle et forcée, initiée par des scénaristes cherchant à montrer un espion en mal d'harmonie entre son job et sa vie, s'avère révélateur d'un enjeu essentiel de la série. Comme le confirmera la relation de Carrie et de Brody, interprété par un acteur de télé d'une cinégénie impressionnante. Véritable découverte de cette série, Damian Lewis, majestueux dans toute sa solitude et son déchirement intérieur, filmé dans une abondance de gros plans, détient le

talent rare de pouvoir maintenir des heures durant le doute, l'ambiguïté sur son personnage insondable.

Cette intelligence de jeu et de réalisation procure une preuve édifiante de ce que la télévision permet de faire aujourd'hui, servant de terrain de créativité artistique à bon nombre de cinéastes (Assayas, Bryan Singer, Scorsese, Michael Mann, Gus Van Sant), acteurs et scénaristes lassés par le manque d'audace et d'originalité d'Hollywood. Aussi, pour ces années 2000 sous la gouverne d'Obama, *Homeland* est une réponse, sous forme de contre-champ, à la série culte 24, par essence républicaine, qui exploitait à pleine mesure la paranoïa ambiante des frêles années 2000 à la suite de la tragédie new-yorkaise, tout comme la torture légitimisée par la précédente administration dans sa guerre au terrorisme. Au héros Bauer, figure type des années Bush, ces créateurs d'aujourd'hui opposent une figure plus modérée, Carrie, vigilante comme le serait un Obama, passant en revue les errements, l'islamophobie, l'hypocrisie morale de cette décennie instable. Ce n'est pas l'action cette fois qui prime, mais plutôt l'enquête, la réflexion, le développement touffu de ses intrigues, l'ampleur de ses personnages pris en trappe dans des enjeux (personnels, géopolitiques, professionnels) qui les dépassent. La série gagne son autorité par sa densité dramatique, son refus du sentimentalisme bas de gamme et sa haute teneur d'imperturbable ambiguïté. À la différence de 24, rien ici n'est tout noir ou blanc.

Cette résistance au simplisme en impose. Quand est-ce qu'on avait vu un leader d'Al-Qaïda dépeint comme un homme bon, « offrant confort » à un Américain plongé dans le désespoir ? Quand est-ce qu'on a vu, la dernière fois, un Américain, le héros de surcroît, trouver de la bonté en un terroriste extrémiste, déclarer même l'aimer ? Ou trouver dans l'islam une lumière d'espoir ? Au cinéma, ou même à la télévision ?

C'est tout le pari fou, le courage de *Homeland*, celui de nous faire sympathiser avec un personnage humain, tentant d'être un bon père, un bon mari, qui confesse l'inadmissible... qui n'est peut-être pas digne de notre confiance ou sympathie justement. Un être capable de fraterniser avec l'ennemi numéro un et de changer de camp !

Au fil de ses douze épisodes, et de son dénouement en crescendo terrible, *Homeland* soulève plusieurs questions, émet quelques hypothèses auxquelles, fort heureusement, elle n'offre pas toujours les réponses attendues. Le plaisir spectatorial est palpable, contagieux. Et au vu des premiers épisodes de la nouvelle saison, notre attente angoissée — quant à savoir si les créateurs pouvaient donner suite à une pareille création — aura été pleinement récompensée.

SUPLÉMENTS : Commentaires audio, documentaire, scènes supprimées du montage final et le prologue de la seconde saison.

■ États-Unis 2011 — **Durée :** 11 h 04 — **Réal. :** Michael Cuesta, Daniel Attiasta, Clark Johnson, Jeffrey Nachmanoff — **Scén. :** Alex Gansa, Howard Gordon — **Images :** Nelson Cragg — **Mont. :** Joe Hobeck, Jordan Goldman, Terry Kelley — Mus. Sean Callery — **Int. :** Claire Danes (Carrie), Damian Lewis (Brody), Morena Bacarin (Jessica), David Harewood (Estes), Mandy Patinkin (Saul) — **Prod. :** Michael Kick — **Dist./Contact :** Fox.